

Que de guerriers généreux périrent en cette rencontre, c'est ce que l'histoire ne dit pas. Combien de nobles barons, de puissants seigneurs mêlèrent en ce jour leur sang à celui de leurs vassaux ! Les files se renouvelaient toujours et disparaissaient toujours. Tout ce que peut l'habileté consommée, réunie au plus grand courage, fut tenté; c'était merveille que de voir ces héros lutter contre tant de désavantages et obtenir, pourtant, des succès; car, si la plupart d'entre eux finissaient par succomber, ce n'était pas avant d'avoir vendu chèrement leur vie. A chaque instant tombaient des Sarrasins; mais on avait soin de faire aussitôt disparaître leurs corps, tandis que les chrétiens avaient la douleur de suivre longtemps sur la surface des eaux les cadavres de leurs infortunés compagnons.

Parmi les ennemis qui se pressaient sur le rivage, les croisés avaient surtout remarqué une troupe de quelques douzaines d'hommes à tête chauve, à longue barbe, vêtus de robe d'un jaune sale, ceints d'un cordon rouge, et brandissant, de leurs bras nus, de terribles cimenterres. Leur gesticulation étrange, leurs prostrations, leurs cris, leurs mains élevées vers le ciel, l'empressement avec lequel ils se portaient de rang en rang, présentaient le spectacle le plus extraordinaire. L'un d'entre eux, surtout, distingué par sa taille et par la puissance de sa voix, paraissait exercer le commandement sur les autres. Il frappait comme un énergumène sur chaque croisé qui se trouvait à sa portée. Si son cimenterre venait à se briser, il enlevait de force le premier qu'il rencontrait, et recommençait sa sauvage opération. On vit ainsi tomber sous ses coups plus d'un guerrier valeureux. Simon d'Estoges, l'orgueil des bandes champenoises, avait reçu de lui une blessure. Se dressant alors sur son cheval, il s'élança d'un bond sur le rivage, et saisit corps à corps le cruel Sarrasin. Une lutte effrayante s'engage; un moment les deux armées sont suspendues d'étonnement et d'effroi. Dix fois le vaillant sire est entraîné jusqu'au milieu des rangs ennemis; dix fois, de sa main d'Hercule, il ramène son adversaire au bord du fleuve. Enfin, par un effort désespéré, il l'entraîne avec lui dans les flots. Les deux corps roulent quelque temps, séparés ou entrelacés, jusqu'à ce qu'on les voie se désunir une dernière fois; mais le Sarrasin était noyé, et le vaillant croisé regagnait son rang, au milieu des applaudissements des chrétiens.

Or ces féroces guerriers n'étaient autres que des santons, espèce de moines turcs, que le bruit de la guerre sainte avait arrachés de leur solitude. Vivant pour l'ordinaire dans les rochers ou dans des cellules près des villes, ils avaient cru devoir venir prêter l'appui de leur autorité au Coran menacé; et leur zèle était d'autant plus redoutable qu'il se renforçait du fanatisme. Leur présence animait singulièrement les combattants. Volant sans cesse d'un rang à l'autre, ils ne cessaient de souffler le feu qui les remplissait.

Cette lutte terrible durait depuis trois heures, et n'avait encore abouti qu'à des massacres. L'œil du roi comptait avec douleur les vides que chaque instant opérail dans les rangs. Vingt fois il avait voulu

se jeter à l'eau pour courir au secours de ses braves; mais les observations des seigneurs de sa garde et les prières de la reine l'avaient retenu. La situation des combattants était si désavantageuse, qu'il prévoyait le moment où il faudrait sonner la retraite. Et l'on peut s'imaginer ce qu'il en coûtait à un roi de France, ou de laisser périr inutilement tant de héros, ou de s'avouer vaincu, en renonçant à l'entreprise. Autour de lui s'étaient rangés les principaux barons de sa suite, et tous ensemble devisaient sur le parti qu'il y avait à prendre.

La majorité opina pour la retraite. Un coup de trompette en donna aussitôt le signal. Mais les combattants n'eurent pas même l'air d'y faire attention. Un groupe de chevaliers, commandés par un moine, avait fini par poser le pied sur le rivage, à une demi-lieue environ plus haut que le lieu du combat; et, de là, abattant ou refoulant tout ce qui se trouvait sur leur passage, ils s'avançaient à grands pas pour tendre la main à leurs amis. Cet incident rendit l'espoir aux croisés; un cri d'approbation s'éleva du camp, et un grand nombre de nouveaux soldats se précipitèrent dans l'eau, afin de profiter de cette chance de succès. Malheureusement, la petite troupe du moine venait d'être prise à dos; et, trop faible pour résister à une nuée d'assaillants, elle avait peine à défendre sa vie. Guy, comte de Nevers, irrité de ce que le roi avait fait sonner la retraite, criait à tue-tête:—A quoi songe monsieur le roi? S'imagine-t-il que nous soyons venus pour rien? N'y aurait-il pas honte de reculer devant ces ennemis de Dieu et des hommes? Courage! soldats de la croix! Montrez aujourd'hui la différence qu'il y a entre un adorateur du Christ et un sectateur de Mahomet... Ne voyez-vous pas que plusieurs des nôtres ont enfin touché terre? *Monjoie saint Denis!* il nous faut tous faire comme eux..."

Ces paroles ranimèrent l'ardeur des croisés. Jamais, répétons-le, on ne déploya plus de bravoure et d'intrépidité. Malheureusement les fidèles compagnons du moine, enveloppés de toutes parts, avaient disparu. La rive était de nouveau couverte de Sarrasins, recevant à coups de lance et de cimenterre tous ceux qui approchaient. Témoin de ce triste spectacle, le roi avait ordonné que toutes les trompettes du camp réitérassent l'ordre de la retraite, quand tout à coup un événement singulier changea la face des affaires.

XVII

UNE SCÈNE EN PRISON

Roselle était retournée plus d'une fois vers le sombre réduit où languissait Etienne le fou. Malgré l'effroi que lui inspirait l'aspect de cet homme, malgré les cruels souvenirs qu'il lui rappelait, elle n'hésitait pas à aller lui porter un mot de consolation et de paix. Mais elle ne pouvait le faire qu'en secret. Quelque bonté que lui témoignât le sire du Puiset, elle voyait encore trop bien percer son caractère cruel, pour oser le mettre à l'épreuve. Chaque fois que